



## Ce qui s'écrit dans la marge : Écriture, formation intellectuelle et pouvoir

Michel Fabre<sup>1</sup>

Michel.Fabre@univ-nantes.fr

fabremichelhenri@aol.com

**Résumé:** Cet article prend le terme de « marge » au sens littéral de « marge de papier » et concerne les marques de « coopération textuelle » entre le scripteur ou l'auteur et son lecteur. Il tente d'abord une analyse sémiotique des *marginalia* et en esquisse une typologie sommaire en fonction de différentes situations de communication : lecture, relecture par l'auteur de son texte, soumission du manuscrit à l'ami critique, à l'évaluateur (enseignant, expert, éditeur). Il élucide ensuite les enjeux de formation dans chaque situation évoquée. Enfin, il analyse les enjeux de pouvoir inhérents aux *marginalia*, entre censure, *parrésia* éducative et insertion des textes dans les champs scientifiques ou intellectuels.

**Mots clés:** marges, *marginalia*, commentaire, évaluation, censure, collaboration intellectuelle.

**Abstract:** This paper takes the term «margin» in the literal sense of «paper margin» and refers to «textual cooperation», such as marks between the writer or author and his / her reader. It first attempts a semiotic analysis of *marginalia* and sketches a summary typology according to different situations of communication: reading, proofreading by the author of his own text, submission of the manuscript to a critical friend, to an evaluator (teacher, expert, publisher). It then elucidates the training issues in each situation mentioned. Finally, it analyzes the issues of power inherent in *marginalia*, between censorship, educational *parrésia* and insertion of texts in scientific or intellectual fields.

**Key words:** margins, *marginalia*, comment, evaluation, censorship, intellectual collaboration.

---

1 CREN, Université de Nantes

Il faut prendre l'idée de marge au sens propre. La marge est d'abord une marge de papier. Dans sa stricte matérialité, c'est un espace blanc autour du texte écrit ou imprimé. La marge délimite la page, comme chose parmi les choses : c'est une bordure, résultant du tranchant du massicot et du réglage du margeur. C'est aussi le cadre qui met en valeur le texte.

Mais ce cadre est un espace vide, scriptible et comme la culture a horreur du vide, le lecteur ou le scripteur s'approprient volontiers la marge. L'imprimeur marge en plaçant la feuille de papier sur le rouleau, le lecteur ou le scripteur marginent. On s'intéresse donc à ce que les scribes médiévaux nommaient les marginalia, ces commentaires que le copiste ou le lecteur griffonnaient dans la marge du livre. La tradition s'est perpétuée jusqu'à nous. On connaît des marginalia célèbres, celles du lecteur commentateur (Pétrarque glosant les traités de St Augustin, ou Montaigne, glosant Philippe de Commines ou François Guichardin...), celles de l'auteur qui se relit (Voltaire gribouillant les marges de ses livres), celle du scripteur qui travaille ses brouillons (Pascal annotant ses *Pensées*), celle enfin de l'éditeur qui évalue le texte qu'on lui soumet (Hetzel réagissant aux manuscrits de Jules Verne). L'informatique n'a pas supprimé les marginalia puisque le traitement de texte comporte un volet « révision » qui ouvre en réalité un espace de dialogue avec la possibilité d'écrire un commentaire, de l'accepter, de lui répondre, voire de le refuser ou de le supprimer.

Support de lecture et d'écriture, le terme de « marge » et ses dérivés se déploient, de manière très suggestive, selon le Petit Robert, sur les trois champs sémantiques de l'espace, du temps et de l'économie. La marge, comme espace blanc autour du texte qu'on vient annoter, suscite une écriture « à la limite... ». Elle renvoie au travail de lecture et d'écriture qui suppose qu'on se donne une « marge temporelle » dans certaines limites. Le Robert évoque ainsi la « marge de liberté » qu'on se donne dans le processus rédactionnel, laquelle est aussi une « marge de manœuvre » une « marge de réflexion », voire, eu égard à nos brouillons, une « marge d'erreur ». Dès lors puisque tout travail, même marginal, c'est-à-dire apparemment accessoire, mérite salaire, quel apport ou quel rapport en attendre ? Quelle « marge bénéficiaire », symbolique au moins, peut espérer réaliser le lecteur ou le scripteur qui « margine » ? Bref, quels sont les enjeux de ce type d'écriture ?

C'est à l'intersection de ces trois vocabulaires, spatial, temporel et économique que l'on travaillera l'idée de marge. Quelles sont les significations et les enjeux éducatifs des marginalia qui s'imposent dans une formation intellectuelle qui, depuis les devoirs d'écolier jusqu'à la rédaction de thèses ou d'articles de recherche, a affaire à l'écriture et au travail de l'écriture ? Une écriture d'ailleurs de plus en plus soumise aux régulations professionnelles et scientifiques et dont les enjeux, au moins symboliques, ne semblent pas négligeables.

### **Petite Sémiologie des *marginalia***

*Les marginalia* sont, des marques de « coopération textuelle » entre le scripteur ou l'auteur et son lecteur, dont il convient d'esquisser une sémiologie sommaire.

#### *Situations*

Elles désignent d'abord les annotations manuscrites du lecteur dans la marge du livre. Les manuscrits médiévaux révèlent des montages complexes qui accompagnent le corps du texte d'une série de dispositifs marginaux relevant à la fois et plus ou moins distinctement du travail de l'auteur et de celui du copiste. On y relève des notes de l'auteur destinées au scribe, des notes d'un copiste à d'autres copistes, des gloses, des enluminures, des références ainsi que des traces de lecture active plus ou moins développées allant des commentaires aux manicules et autres soulèvements. Avec l'imprimerie, le texte de l'auteur devient isolable des ajouts manuscrits de ses lecteurs. Ce sont ces traces de lecture qui nous intéressent. Les *marginalia* de lecture se distinguent donc de tous les appareils graphiques que le texte publie : les notes en bas de page, les renvois d'hypertexte, les liens internet (Genette, 1987, Arnould et Poulouin, 2004). Ces hors-textes ou para-textes manuscrits sont autant d'intrusions : lorsque le lecteur margine les pages d'un livre, il s'autorise à tracer à la main des signes qui, aussi bien formés soient-ils, contrastent avec la perfection des caractères imprimés. Cette pratique d'annotation du livre a souvent été tenue pour iconoclaste – c'est la hantise de tout bibliothécaire –, mais les théories littéraires contemporaines la réhabilitent comme témoignage de l'activité de lecture. En effet, tout texte « veut que quelqu'un l'aide à fonctionner » (Eco, 1985, p. 64). Contrant le modèle de la théorie de l'information, Barthes (1984, p. 47) disait déjà que le lecteur ne décode pas, « il sur-code ; il ne déchiffre pas, il produit, il entasse des langages ». Dans cette perspective, les *marginalia* sont l'expression de la « coopération textuelle » du lecteur, faite d'appropriation du texte et de distanciation critique (Eco, 1985, p. 84).

Toutefois, d'autres formes de coopération textuelle sont possibles. Les *marginalia* renvoient également à la situation du scripteur qui annote son brouillon et le donne à lire à l'ami critique (Jorro, 2006). Dans les arts de l'instant, comme la musique, la danse ou même la parole, tout se joue d'un seul coup. La fausse note du chanteur, la chute du danseur, le trou de mémoire de l'acteur sont irrattrapables. Au contraire l'écriture est un art de la durée, un art des recommencements et des perfectionnements. On peut écrire et réécrire. Ce qui caractérise l'écriture, c'est la distinction du brouillon et du propre. Le scripteur a la chance de pouvoir disposer d'un brouillon qui lui laisse, par rapport au musicien ou au danseur, une « marge de réflexion » qui est en même temps une « marge d'erreur », un espace-temps où il peut se tromper sans dommage, remettre son travail vingt fois sur le métier jusqu'à ce que les ratures envahissent le manuscrit qu'il faut alors recopier au propre. À moins que, par la magie du couper /coller du traitement de texte, le brouillon, peu

à peu ne devienne propre. Le texte imprimé est ainsi comme un jardin à l'anglaise qui donne l'apparence de la nature en effaçant le travail du jardinier, ce qui fait resplendir les caractères du livre dans une perfection qui impressionne. Lorsque le scripteur aura terminé son texte, le produit fini aura d'ailleurs perdu toute trace de ce qui était écrit dans la marge. Il aura alors acquis « l'autorité » du texte imprimé.

Les marginalia interviennent dans un troisième type de situation quand le scripteur qui a terminé son texte (ou qui le prétend) le soumet à l'expert pour évaluation ou publication. C'est le cas de l'élève ou de l'étudiant qui rendent leur copie, mais aussi du chercheur qui propose son texte à une revue ou à un éditeur. Dans tous ces cas l'annotation marginale (qui peut être éventuellement l'attribution d'une note) est liée à un acte de décision, soit que l'expert tranche lui-même ou qu'il prépare le verdict d'acceptation ou de refus en synthétisant ses marginalia sur une feuille d'évaluation.

### *Typologie des marginalia*

Par définition, l'annotation marginale dont il s'agit ici n'intervient pas directement dans le corps du texte, mais à côté du texte. Ce n'est ni une rature, ni une suppression, mais toujours un ajout. On pourrait parler « d'épi-texte » et même de « méta-texte » dans la mesure où certains types de marginalia sont la marque d'une réflexion sur le texte ou à son propos, sous forme de commentaires, d'évaluations, de préconisations ou de suggestions<sup>2</sup>.

Au sujet de la coopération textuelle du lecteur de texte publié, l'étude de Jackson (citée par D'Ambrosio, 2012) répertorie les marginalia à partir d'un vaste corpus de près de 2000 livres. Dans ce cas, sauf situation exceptionnelle, le lecteur a affaire à un texte achevé et il ne peut le transformer. Les marginalia ne peuvent donc être ici que réactives. On peut classer les réactions les plus communes en trois grandes rubriques. D'abord l'appropriation du sens du texte par des marques graphiques, des gloses (traduction d'un mot étranger, explication d'un mot obscur), des Nota Bene explicatifs indiquant des relations intertextuelles (ce livre me fait penser à telle autre...) ou référentielles (il renvoie à telle ou telle situation, à tel ou tel fait ou évènement). Il peut s'agir encore de petits résumés en cours de texte pour ne pas perdre le fil du propos, ou en fin de livre pour se souvenir de l'argumentation ou de l'intrigue. La deuxième catégorie concerne les marques d'accord et de désaccord. Le lecteur peut exprimer sa satisfaction de voir le livre exprimer ce qu'il pense, mieux qu'il ne saurait le faire lui-même. Il peut au contraire manifester son déplaisir, quelquefois jusqu'à l'indignation, à l'égard des thèses qui le contrarient. Jackson signale des cas où le lecteur, emporté par la polémique, se met à tutoyer l'auteur et à l'insulter. Mais les marginalia peuvent également témoigner d'un véritable dialogue

2 La rubrique « révision » du traitement de texte distingue bien les « commentaires » du corps du texte, considéré comme un brouillon. Les « commentaires » n'interviennent pas dans le texte mais concernent les opérations à y faire.

avec le texte. Le lecteur s'insinue alors dans le fil du propos, reprenant des thèses à son compte ou émettant des objections ou des réfutations. Enfin, il est des cas, où la marge se remplit d'associations d'idées qui finissent par ne plus rien à voir avec le livre, à moins qu'elle ne soit utilisée pour l'élaboration d'un autre texte, le lecteur devenant ainsi auteur à son tour.

Quand les marginalia accompagnent le travail d'élaboration de texte, de la part du scripteur ou de l'ami critique, elles ont un sens pro-actif. Elles ont pour objet la transformation du texte, l'amélioration de la forme et du fond. Elles font partie du brouillon. Certaines formulent directement, sous forme d'ajouts, des corrections ou reformulations. D'autres, plus réflexives, évaluent l'état du texte et signalent les modifications à lui apporter. Dans cette situation et quelques soient leur type, les marginalia du scripteur expriment les injonctions qu'il se donne, au cours du processus d'écriture, en fonction de l'idéal du texte qu'il a en tête ou encore les suggestions de l'ami critique.

Dans les situations de travail d'écriture ou d'interactions avec l'ami critique, on peut également distinguer plusieurs catégories de marginalia<sup>3</sup>. Certaines visent la correction orthographique, stylistique en proposant des ajouts ou des substitutions. Une autre catégorie a pour objet d'améliorer la lisibilité du texte, sa compréhensibilité : demandes d'explicitations, propositions de reformulations. Les marginalia peuvent également, de manière plus réflexive, énoncer des précautions à prendre en fonction du public visé ou des contraintes de genre (article scientifique, thèse...). Un certain nombre d'annotations relèvent également de l'appréciation positive ou négative à l'égard de l'intérêt, de la pertinence, de la justesse ou de la vérité des propos tenus. Elles peuvent marquer l'accord ou le désaccord entre le scripteur et l'ami critique et déboucher sur des remarques visant les qualités et les défauts de l'organisation du texte ou de son information. Enfin, des commentaires peuvent également expliciter quelque chose de la connivence intellectuelle (et plus si affinité...) entre le scripteur et l'ami critique et cerner ce que l'avant-texte évoque et suggère pour leurs travaux respectifs, leurs relations personnelles, etc.

Enfin, dans les situations d'évaluation où un texte (présupposé achevé) est soumis à expertise, on retrouve les mêmes types de marginalia, mais avec des modalités différentes. Il s'agit, non plus de suggestion ou même d'injonction (comme dans les exigences du scripteur à propos de son brouillon), mais bien d'impératifs découlant des règles de l'institution (s'agissant de la copie d'un élève ou d'un étudiant), des exigences éditoriales (s'agissant d'un livre ou d'un article de revue)<sup>4</sup>.

3 Nous nous appuyons ici sur notre expérience personnelle de scripteur, celle d'ami critique dans les situations d'édition d'ouvrages collectifs et de direction de thèses ainsi que sur celle d'expertise d'articles de revues scientifiques.

4 Dans le cas de l'expertise d'un article pour une revue, on parlera alors d'avis réservé impliquant des modifications majeures ou mineures.



Dans tous ces cas, la modalité est décisionnelle : soit le texte doit être modifié pour être accepté, soit le jugement est sans appel, dans la note de l'enseignant, l'acceptation ou le refus de l'éditeur.

<i>Support</i>	<i>Marginalia autographiques (le scripteur annote sa production)</i>	<i>Marginalia hétérographiques (le lecteur annote la production d'un autre)</i>
Avant texte (bouillon)	Valeur proactive Modalité injonctive (exigences internes)	Valeur proactive Modalité suggestive
Texte soumis pour Évaluation ou publication		Valeur évaluative ou proactive Modalité impérative décisionnelle
Texte publié	Valeur réactive / proactive (possibilités de nouvelles éditions)	Valeur réactive Modalité appréciative (accords / désaccords)

Typologie des situations de coopération textuelles impliquant des *marginalia*

### **Marginalia et formation intellectuelle**

Associées au travail de lecture et d'écriture, les marginalia constituent les traces visibles d'une formation intellectuelle, d'une formation continuée de l'esprit lisant ou écrivant dont il convient de repérer les dimensions et les enjeux.

#### *Tissage et transmission*

Montaigne note sur ses livres la date à laquelle il les a lus pour ne pas oublier qu'il les a lus et ne pas relire deux fois le même. L'annotation vise à pallier - dit-il - « la trahison de ma mémoire » (Montaigne, 1992, II, X, p. 321). Elle est suivie d'un commentaire qui constitue une sorte de dialogue avec l'auteur « car quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne ». Le dernier mot reste toutefois au lecteur. Son commentaire est un jugement. Ainsi l'Histoire de l'Italie de François Guichardin (lu en 1572), semble-t-elle véridique, mais Montaigne s'interroge sur le pessimisme de son auteur qui ne lui fait voir dans le monde que vices et corruptions. Sur les Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay, le lecteur est plus sévère, il y décèle un part pris pour François Ier au détriment de Charles Quint. Si l'on veut se faire une idée plus juste du temps, il faut s'adresser ailleurs, lire d'autres livres, Philippe de Commines par exemple.

Tout texte est déjà texture, montage de références, de citations. Les auteurs cousent les livres aux livres en « s'entreglosant », nous dit Montaigne, en entassant commentaires sur commentaires (Essais III, 13). Les marginalia de lecture composent une seconde trame : je margine Montaigne qui margine L'Apologie de Raymond de Sebond, lequel margine d'autres livres, etc. La trame objective des citations assure la solidité du tissu culturel, la trame subjective des annotations assure sa transmission de lecteur en lecteur. Les marginalia de lecture formeront la substance du cours de l'enseignant, celle de la correspondance littéraire ou scientifique, ou encore celle de la critique

*Marginalia, cogito, cogitamus*

Cette transmission renvoie au dédoublement en maître et disciple qui structure aussi bien la lecture que l'écriture. En « barbouillant » mes notes, dit Montaigne, je me mets à l'écoute « des maîtres du métier » (1992, p. 313), mais finalement « je dis librement mon avis de toute chose, voire de celles qui surpassent à l'aventure ma suffisance, et que je ne tiens aucunement être de ma juridiction » (Ibid, p.315). Dans les marginalia de lecture, le jugement du lecteur le rend, à tort ou à raison, maître de ses maîtres, maître de ses auteurs.

Ce dédoublement se retrouve, quoique sous des modalités différentes, dans le travail d'écriture. C'est évident pour l'écriture à deux. « Nous avons écrit l'Anti-Œdipe à deux – disent Deleuze et Gattari. Et comme chacun est plusieurs, ça faisait déjà beaucoup de monde » (1980, p. 9). Toutefois, même les marginalia du scripteur solitaire impliquent une réflexivité qui est la marque de la surveillance de soi de l'esprit au travail, tour à tour maître et disciple de lui-même (Bachelard, 1970). Il n'y aurait pas de développement ni de formation possible sans cette capacité de l'esprit à se dédoubler, à se juger soi-même. C'est la leçon que Bachelard tire de Freud, à l'encontre des philosophies de la conscience qui ont toujours conçu « l'acte de penser comme absolument unitaire » (Bachelard, 1970, p. 25). Quand je calcule, écris ou lis, je me juge moi-même : « en forçant un peu les personnages et en soulignant l'importance de l'instance pédagogique, je peux dire que je me dédouble en professeur et écolier » (Ibid, p.26). Pour Bachelard, l'esprit a la structure d'une École idéale (Fabre, 2009). Mais ce dédoublement n'est d'abord que virtuel. La surveillance de soi doit s'apprendre. C'est le rôle de l'école réelle en tant qu'institution cette fois. L'élève a besoin d'un maître pour devenir peu à peu maître de lui-même. Le deviendra-t-il jamais complètement ? La réponse est dans l'idée de formation tout au long de la vie, déjà présente chez Bachelard et qui s'illustre ici dans la « surveillance mutuelle » du scripteur et du lecteur.

La collaboration du scripteur avec l'ami critique illustre bien ce cogito à la fois intra- subjectif et inter-subjectif, cet espace de dialogue interne et externe qui, pour Bachelard, constitue la vie de l'esprit<sup>5</sup>. Le cogito du scripteur dans son travail

5 Ce cogito anticipant l'accord d'autrui dans une communauté de recherche s'énonce ainsi : « je pense que

d'écriture requiert ainsi celui de l'ami critique. Chacun est tour à tour maître et disciple de lui-même et maître et disciple de l'autre. Le scripteur retravaille ses brouillons comme s'il était à l'école de lui-même et ses marginalia conservent quelque chose de l'exigence du professeur qu'il a peu ou prou intériorisée : « Soyez à vous-même un sévère critique » conseille Boileau dans son *Art poétique* (Boileau, 1991, Chant 1). Mais le scripteur sait que cette maîtrise n'est jamais absolue et que l'activité d'écriture est exposée à toutes les puissances d'illusions : à l'erreur comme au narcissisme. Il soumet alors l'état de son texte à l'ami critique qui se voit assigné tour à tour le rôle du disciple lorsqu'il lit le texte du scripteur, « maître du métier » et le rôle du maître lorsqu'il annote ce qui n'est encore qu'un avant-texte, qu'un brouillon.

Le processus est à peu près le même dans la situation de soumission du texte au professeur, à l'expert ou à l'éditeur. À ceci près que ceux-ci ont le pouvoir de mettre fin au dialogue : le professeur en figeant l'état du texte par une note sans appel, l'éditeur ou l'expert par l'imprimatur ou le refus de publier.

### *Inspiration et travail*

Bachelard relie étroitement le *cogito* au travail de la pensée. Car la pensée est travail et s'oppose à la spontanéité des représentations, à la prégnance des préjugés, au pouvoir de l'opinion. L'intuition première est toujours erronée, c'est un concentré d'obstacles. La lecture et l'écriture, comme modalités de la pensée, travaillent la compréhension ou l'inspiration premières, presque toujours partielles ou inadéquates. Les *marginalia* sont la trace de ce labeur réflexif du lecteur ou du scripteur. De sa finitude aussi. Montaigne se plaignait de l'insuffisance de sa mémoire et en appelait aux *marginalia* pour y suppléer. La finitude du lecteur, c'est bien sûr l'impossibilité de tout lire, l'oubli de ce qu'on a déjà lu et l'obligation de rouvrir le livre, mais également l'impossibilité d'en saisir exhaustivement le contenu. C'est pourquoi, chez Montaigne, le commentaire à la fois prend date et résume.

Ce n'est sans doute rien à côté de la finitude du scripteur bien exprimée par Boileau dans son *Art poétique* :

Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,  
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,  
Polissez-le sans cesse, et le repolissez,  
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Il est sans doute difficile de concevoir que l'on puisse, comme le prétend Boileau, apprendre à penser « avant donc que d'écrire », tant les choses nous semblent

tu vas penser ce que je viens de penser, si je t'informe de l'évènement de raison qui vient de m'obliger à penser en avant de ce que je pensais » (Bachelard, 1970, p ; 58). Évidemment il ne s'agit que d'une présomption d'accord qui peut déboucher sur une critique mutuelle à la recherche toutefois d'un consensus rationnel.



aujourd'hui articulées. Et puisque langage et pensée s'élaborent ensemble « les mots pour le dire » n'arrivent pas toujours si aisément que cela. Boileau le sait bien au fond, qui insiste tant sur le travail d'écriture. Les marginalia, celles du scripteur ou celles de l'ami critique mettent ainsi à mal le mythe de l'inspiration. L'écriture ne se fait jamais sous la dictée de Dieu, à la manière de Mozart qui – dit-on – composait ses symphonies sans ratures ni marginalia. Elle demande du temps, de prendre son temps, de se donner une « marge temporelle » : « Hâtez-vous lentement », dit Boileau. Les marginalia sont ainsi les marques qui préconisent, encadrent, régulent ce travail de « polissage » et de « repolissage » du brouillon en indiquant les ajouts et surtout les effacements à opérer.

Boileau, tout occupé à définir les règles de l'esthétique classique, sape par avance l'illusion du génie qui écrit sans rature un texte dont la marge resterait immaculée.

### **Lecture, écriture et pouvoir**

Comme travail intersubjectif, l'écriture est liée au pouvoir. Dans un chapitre célèbre de *Tristes Tropiques*, Lévi-Strauss (2001) montre l'autorité que donne, au chef de la tribu Nambikwara, l'écriture ou plutôt son simulacre. Le mémorialiste Chamfort raconte qu'on écrivait au roi « à mi-marge » et que le roi répondait à côté. On peut penser que la réponse était généralement définitive et sans appel. Le pouvoir de l'auteur sur son public est d'un tout autre type, mais n'en est pas moins effectif, bien que son lecteur puisse lui échapper en utilisant son texte au lieu de l'interpréter (Eco, 1990). Quant à l'auteur lui-même, il a été scripteur, soumis au pouvoir de l'ami critique, du professeur, de l'expert et de l'éditeur et dans certains cas même, du censeur. Quels sont donc les contrats de lecture régissant les différents types d'articulations entre lecture, écriture et pouvoir et dont relèvent les marginalia ?

#### *Entre surveillance et censure*

Dans la situation scolaire, les marginalia de l'enseignant sur le devoir de l'élève relèvent à la fois et indissociablement du maître comme magister (celui qui enseigne) et du maître comme dominus (celui qui domine) (Fabre, 2009). C'est sur cette ambiguïté du terme, bien visible en français, que Bachelard ne cesse de varier, dans les remarques pédagogiques qui parsèment tous ces écrits. Or l'école constitue la matrice des rapports entre scripteurs et lecteurs analysés ici. Faire lire son texte, c'est toujours « rendre sa copie » et l'expert, l'éditeur et même l'ami critique sont des substituts du maître : on en attend de l'aide, mais on en redoute la critique.

Dans le *Rationalisme appliqué*, Bachelard cite l'Autobiographie de H. G. Wells qui compare les styles pédagogiques de deux de ses enseignants : Judd, son professeur de géologie et Huxley, son professeur de biologie :

Alors qu'Huxley surveillait sa science, mais ne nous surveillait pas pendant que nous la digérons, dit Wells, Judd voulait s'immiscer

dans nos esprits, il voulait non seulement que nous apprenions, mais que nous apprenions à sa manière à lui..

« nous devons avoir des carnets de notes (souligné par moi) selon un modèle précis. Nous devons dessiner, peindre et noter les faits comme Judd l'aurait fait lui-même... les carnets de notes lui étaient transmis à la fin de l'année ; sinon nous perdions des points à l'examen » (Cité par Bachelard, 1970, p 76-77).

Pour Bachelard, la pédagogie de Judd témoigne d'un pouvoir intrusif qui relève plus de la censure que de la surveillance intellectuelle nécessaire à la formation d'une culture. Bachelard, par ailleurs, éducateur exigeant, n'a pas de mots assez durs contre la sévérité excessive du maître dont les marginalia, sur les cahiers ou carnets de notes, seraient à psychanalyser comme symptômes d'une « psychose professionnelle » (Bachelard, 1939, p.93). Dans *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont, Bachelard lit le ressentiment de l'élève Isodore Ducasse à l'égard des censures de son professeur de rhétorique, de l'« l'homme corrigeant » (Ibid, p. 64).

L'évocation de cette colère de Bachelard envers la sévérité excessive du maître, caricature d'une véritable exigence intellectuelle, n'est pas hors de propos si l'on veut bien admettre que le scripteur qui soumet son texte a souvent l'impression de se retrouver « en culottes courtes » devant les ciseaux de l'expert ou de l'éditeur. C'est que le cogito intersubjectif des esprits lisant et écrivant est tendu entre l'exigence bienveillante du magister et la castration symbolique du dominus qui peuplent le surmoi intellectuel du scripteur, comme Huxley et Judd, pour Wells.

#### *Parrésia et narcissisme*

La collaboration textuelle dans l'écriture collaborative ou les interactions du scripteur avec son ami critique ne sont pas, elles non plus, exemptes d'enjeux de pouvoir. Nul autre que Boileau, en son *Art Poétique* n'a su exprimer avec plus de finesse les subtilités de ces interactions :

Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;  
 Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,  
 Et de tous vos défauts les zélés adversaires.  
 Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ;  
 Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :  
 Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.  
 Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Entre le scripteur et l'ami critique s'instaure en effet un contrat de confiance qui suppose à la fois exigence et bienveillance. Sa modalité n'est pas la censure, ainsi que l'écrit imprudemment Boileau, laquelle est toujours à sens unique (comme Bachelard l'a bien montré), mais plutôt une surveillance intellectuelle réciproque.

Du côté du scripteur l'humilité est requise : « Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ». Du côté du « confident sincère » on attend le courage de la vérité, ce que les Grecs, nommaient parrêsia. Foucault (2016, p. 86) définit la parrêsia comme :

une activité verbale dans laquelle celui qui parle entretient une relation particulière à la vérité à travers la franchise, une relation à lui-même à travers le danger, une certaine relation à la loi à travers la liberté et le devoir, et une certaine relation aux autres à travers la critique, critique de soi ou critique des autres.

La parrêsia décrit bien le rôle de l'ami critique qui, en acceptant le contrat de relecture, a le devoir d'aider le scripteur, de l'éclairer sur soi-même, voire de le désillusionner. Comme l'écrit Boileau :

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,  
Sur vos fautes, jamais ne vous laisse paisible :  
Il ne pardonne point les endroits négligés

On attend donc de l'ami critique une aide sincère. Encore faut-il qu'il mette, dans ses marginalia, la vérité au-dessus de l'amitié, selon l'adage antique : *amicus Plato sed magis amica veritas*<sup>6</sup>. La parrêsia, comme le montre bien Foucault, est en effet l'exact opposé de la flatterie. Discerner le véritable parrêsiasite du charlatan intéressé est la grande question des Anciens, comme d'ailleurs celle de Boileau : « Mais sachez de l'ami discerner le flatteur... Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue ». Choix difficile, car le conseil n'est pas sans risque. Certes, l'ami critique court moins de danger que le parrêsiasite antique : Platon disant ses quatre vérités au tyran de Syracuse ou de Diogène apostrophant Alexandre. Le dire vrai peut toutefois ruiner l'amitié. On ne compte plus les vexations et fâcheries qui jalonnent l'histoire littéraire, quand les marginalia de l'ami critique viennent blesser le narcissisme du scripteur. Boileau, dont l'Art poétique est un véritable traité du narcissisme littéraire, évoque cet « auteur intraitable » qui s'offense des moindres remarques sur son texte et qui, « content de sa muse », rompt le contrat pour s'en aller « chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse ».

Est-ce bien le narcissisme grincheux, bien connu des comités éditoriaux, qui abuse le flatteur, ou l'inverse, s'il est vrai que « Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue » ? Toujours est-il qu'en refusant la franchise de l'ami critique, le scripteur s'enferme dans le cercle pervers de la fatuité et de la complaisance, dont Boileau, avec sa perspicacité habituelle, dénonce la stérilité.

#### *Les margilia et le champ scientifique*

Cette manière d'analyser la coopération textuelle n'épuise ni la signification des marginalia ni leurs enjeux. Les différents contrats se déroulent au sein de ce

6 « Ami de Platon certes, mais plus encore de la vérité ». Sentence attribuée à Aristote.

que Bourdieu (1975) appelle un champ, dont les règles rendent précisément ces interactions possibles. Car l'univers « pur » de la science, la plus désintéressée soit-elle, est un champ social comme un autre, avec ses rapports de force et ses luttes. Si ceux-ci revêtent ici des caractéristiques bien spécifiques, il est en tout cas impossible de dissocier la dimension proprement épistémologique de la recherche de ses dimensions politiques.

Les marginalia sont prises ainsi dans le jeu des positions sociales distribuées aux acteurs dans les hiérarchies instituées de la communauté scientifique. Elles ont affaire avec la manière dont elle distribue ses tickets d'entrée, établit ses degrés de légitimité et ses grades, contrôle et régule la production et la circulation des textes par l'intermédiaire des revues, des colloques et des maisons d'édition. Pour Bourdieu, le champ scientifique est dynamisé par des enjeux spécifiques qui sont ici, pour l'essentiel, symboliques. Il s'agit pour chacun d'acquérir une reconnaissance, bref de se faire un nom, d'acquérir et de faire fructifier cette forme de capital social qu'est l'autorité scientifique. Comme la communauté savante revendique l'autonomie de ses règles, chacun ne peut attendre la reconnaissance que de ses pairs qui sont par la même ses concurrents. D'où d'inévitables violences symboliques et conflits de légitimité.

Bourdieu, tout à son souci de démarquer la sociologie des sciences d'une épistémologie idéaliste, voit le champ scientifique comme un marché, qui a tout l'apparence d'une jungle, dynamisé seulement par la recherche du monopole de l'autorité scientifique. Cet effort de lucidité bienvenu lui fait toutefois sous-estimer la régulation de ce marché par de nombreuses instances institutionnelles (CNU, HCRES) ou éditoriales (revues scientifiques) qui sont tenues d'afficher désormais les règles déontologiques qui président à leur marginalia évaluatives (Pumain et Dardel, 2014), même si cet idéal de transparence ne suffit pas à résorber les phénomènes de domination ni à apaiser tous les conflits.

## **Conclusion**

Les marginalia rendent visible le travail réflexif de la lecture et de l'écriture et inscrivent cette réflexivité dans un espace inter-subjectif de transmission, de collaboration et d'évaluation.

Elles sont triplement liées à la formation intellectuelle. D'abord parce qu'elles articulent les livres aux livres et ceux-ci aux lecteurs, elles contribuent à tisser la continuité de la culture et contribuent à sa transmission. En régulant la production de texte, elles engagent également chez le scripteur, en collaboration éventuelle avec l'ami critique, un travail sur le texte qui est en même temps un travail sur soi, le mettant à distance de ses pensées premières et rendant possible son perfectionnement. Enfin, elles interviennent, comme traces d'évaluation, dans la publication des textes au sein de la communauté scientifique.

Dans toutes ces occurrences d'emploi, les marginalia, manifestent le fait que, comme aurait dit Bachelard, la communauté scientifique, et plus largement celle des gens cultivés, conservent la forme d'une École.



## Bibliographie

- ARNOULD J-C et POULOUIN C. (Dir.). (2004). *Notes. Études sur l'annotation en littérature*. Université de Rouen-Le Havre.
- BACHELARD, G. (1970). *Le Rationalisme appliqué*. Paris : PUF. Bachelard, G. (1939). *Lautréamont*. Paris : José Corti
- BARTHES, R. (1984). *Le bruissement de la langue, Essais critiques IV*. Paris, Seuil.
- Boileau, H. (1991). *Art poétique*. Paris : Flammarion.
- BOURDIEU, P. (1975). La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison. *Sociologie et sociétés*, 7(1), 91–118. doi:10.7202/001089a
- D'AMBROSIO, M. (2012) « Marges du texte entre lecture et écriture », *TRANS-* [En ligne], 13 | 2012. URL : <http://trans.revues.org/545> ; DOI : 10.4000/trans.545
- DARDEL, F et PUMAIN, D. (2014). *L'évaluation de la Recherche et de l'enseignement supérieur*. Rapport à Madame le Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. [https://cache.media.enseignementsuprecherche.gouv.fr/file/Actus/98/8/Rapport\\_Puma\\_in\\_Dardel\\_295988.pdf](https://cache.media.enseignementsuprecherche.gouv.fr/file/Actus/98/8/Rapport_Puma_in_Dardel_295988.pdf)
- DELEUZE et GATTARI (1980). *Mille Plateaux*. Paris : Gallimard Eco, U. (1990). *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset. Eco, U. (1985). *Lector in fabula*. Paris : Grasset
- FABRE, M. (2009). L'esprit est une école. Le maître intérieur chez Bachelard. Dans Pierre Billouet, (ed), *Figures de la magistralité. Maître, élève et culture*. Paris : L'Harmattan.
- FOUCAULT, M. (2016). *Discours et vérité, précédé de la parrésia*. Paris : Vrin.
- Genette, G. (1987). *Seuils*. Paris : Seuil.
- JORRO, A. (2006). Devenir ami critique. Avec quelles compétences et quels gestes professionnels ? *Mesure et évaluation*, 2006, Vol. 29, N°1, p. 31-44.
- LEVI-STRAUSS, C. (2001). *Tristes tropiques*. Paris : Pocket. Montaigne, M. (1992). *Les Essais*. Paris : Arléa

Revista digital: [www.ifch.unicamp.br/ojs/index.php/modernoscontemporaneos](http://www.ifch.unicamp.br/ojs/index.php/modernoscontemporaneos)



This is an open-access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License.